

<http://www.ccb-armor.org/Si-les-reformes-evoquees-sont-decidees-les-tradis-feront.html>



Paroles de baptisé.e.s

Si les reformes évoquées sont décidées, les tradis feront-ils un schisme ?

- Paroles - Paroles de baptisé-e-s -



Date de mise en ligne : jeudi 16 novembre 2023

Copyright © CCB-Armor - Tous droits réservés

Le Synode sur la synodalité va-t-il proposer quelques réformes nécessaires pour la vie, et peut-être la survie, de l'Église catholique, comme le demandaient les rapports remontés des cinq continents, donc du monde entier ? Rien de moins sûr, après la première session, mais une chose est déjà claire : rien que le mot « réforme » met la « tradisphère » catholique en émoi, pour ne pas dire en transe.

Tandis que celle de Luther au XVI^e siècle semble encore la traumatiser – c'est une menace constamment rappelée devant le moindre changement envisagé –, toute perspective de ce genre au xxi^e siècle lui reste étrangère, et tous les arguments sont bons pour l'empêcher, de l'argument d'autorité (« c'est ainsi et pas autrement quand on est catholique ») aux insultes ouvertes contre le « travail de sape » des réformateurs progressistes, qui « cassent et brûlent », qui détruisent l'Église réelle pour mettre à la place leurs rêves d'Église parfaite.

Des arguments pseudo-historiques

Passons sur les arguments pseudo-historiques : on fait remonter à la Révélation ou aux « temps apostoliques » des institutions nées au second millénaire du christianisme, certaines seulement au xix^e voire au xxe siècle ! Ou encore, on nie que l'histoire humaine, ses joies et surtout ses souffrances, puissent influencer une Église pourtant née à un moment de l'histoire, quand le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. Les plus complotistes voient bien sûr dans le Synode une manœuvre de François, un concile déguisé pour arriver aux fins réformatrices qu'il n'a pas su imposer depuis son élection...

Mais actuellement un autre refrain a le vent en poupe. La réforme des structures est jugée très secondaire, voire une option erronée, face à la seule véritable urgence : la conversion personnelle, intérieure, celle de l'« âme » de chaque catholique. Ce qui importe, c'est la prière et l'adoration, la fidélité aux sacrements, l'observation des commandements de l'Église, la piété mariale..., en étant prêts à « souffrir de l'Église » plutôt qu'à la réformer. Il se trouve, divine surprise, qu'une phrase d'un grand écrivain catholique du xxe siècle vient apporter de l'eau au moulin de cette ligne de conduite. La formule de Bernanos : « L'Église n'a pas besoin de réformateurs mais de saints » est inlassablement resservie, car elle semble apporter une caution décisive au refus de tout changement. Priorité à la sainteté donc, car on sait ici ce que c'est, un saint...

Malheureux Bernanos

Malheureux Bernanos, enrôlé dans le combat des représentants autoproclamés de la vraie Tradition ! Oubliées, ses ruptures publiques avec Charles Maurras et le maurassisme, avec le franquisme durant la guerre d'Espagne, avec l'antisémitisme de Drumont... Le romancier catholique tourmenté, irrité et empêcheur de toute installation dans l'hypocrisie (dans le « pharisaïsme », comme il aimait à dire et comme on ne dit plus), dénonçait, souvent injustement d'ailleurs, les imposteurs de tous bords, les révolutionnaires comme les âmes pieuses. Il avait raison : partout peut abonder la faute, la lâcheté, et partout triompher la grâce. Mais quelle est au fond la sainteté que Bernanos aurait promue aujourd'hui ? Depuis sa mort en 1948, beaucoup d'eau est passée sous les ponts de l'Église comme de la société, et il paraît hasardeux d'annexer à sa cause un génie aussi imprévisible. Devant le mensonge énorme sur les abus sexuels même dans l'Église la plus pieuse, qu'aurait-il dit ?

Une Église mondialisée

En réalité, la question n'est pas, n'est plus celle des divergences sur les réformes à faire, dans une Église mondialisée où il n'y a pas seulement des conservateurs et des progressistes, mais des différences culturelles abyssales et de lourds passés de surcroît. La question est celle des divisions sans rémission entre catholiques, entre ceux qui sentent l'Église en perdition si elle ne réforme pas et ceux qui maudissent toute réforme comme l'œuvre du Diable. Au point que, pour ces derniers, se pose la question : iront-ils jusqu'au schisme si le Synode décidait quelques réformes quant à l'égalité hommes-femmes dans l'Église, à la possibilité de prêtres mariés, à des femmes diacres (pour commencer), à l'accueil fait aux LGBT, aux procédures de nomination des évêques, à la pratique invétérée du secret...

La « tradisphère » n'est certes pas monolithique. Entre les plus modérés et les plus radicaux, il y a bien des degrés, mais vu les fureurs venues de ce bord après Traditionis custodes (y compris de cardinaux), les soupçons et les accusations portées contre François de trahir la Vérité, les menaces à peine voilées de rejeter toute réforme non conforme à la « vraie Tradition », la question est justifiée : si les réformes évoquées sont décidées, ferez-vous un schisme ou admettrez-vous de rester dans la communion de l'Église, en reconnaissant qu'elles sont fidèles à la liberté de l'Évangile et dans la continuité du concile Vatican II, et donc parfaitement légitimes ?

Le catholicisme éclaté

Cette question ne se pose pas aux catholiques d'ouverture : même s'ils sont déçus dans leurs espoirs de changement, le schisme ne viendra pas d'eux. Ils n'attendent pas des réformes pour sauver la « vraie Église catholique », mais pour lui (re)donner un peu de crédibilité et du mordant dans une société qui s'accommode volontiers des vestiges catholiques patrimoniaux et folkloriques, un peu de santé psychique et morale aussi après la révélation des abus. Ils n'iront pas créer une autre Église, mais continueront le combat dans l'actuelle, ou partiront ailleurs, dans d'autres Églises, ou encore se retrouveront dans des groupes affinitaires plus conformes à leur compréhension de l'Évangile.

Que le « catholicisme éclaté » fasse peur, qu'il soit douloureux de le regarder en face (et de le vivre !), cela se comprend. Mais l'invocation permanente de la « communion » n'est-elle pas devenue un pieux mensonge, qui entretient les divisions (et les non-dits à leur sujet) ?